

Michel Casse. Un chanoine bibliophile du XIV^e siècle à Laon

Dès 1863, Edouard Fleury, dans son très intéressant travail sur les *Manuscripts à miniature de la bibliothèque de Laon*¹ avait été intrigué par la découverte de huit manuscrits ayant appartenu à un chanoine du XIV^e siècle de notre ville. Sur les pages de garde de ces ouvrages, on pouvait lire en diverses grosses écritures gothiques : ce livre est à l'église de Laon par don de Michel Casse, chanoine de là et chancelier de Noyon, priez pour lui. Notre érudit s'était alors enthousiasmé pour ce chanoine inconnu amoureux de livres et qui portait une grande affection à la corporation des chanoines de Laon, dont il faisait partie, pour lui faire cadeau de si belles pièces. Et Fleury concluait son article par des propos désabusés «ces manuscrits timbrés au nom de ce bibliophile, entrés dans les vitrines de la Bibliothèque de Laon, n'égalent certes pas toutes les pièces perdues par ignorance, sans gêne, insouciance et mépris des révolutionnaires», rappelant en l'occurrence son chapitre intitulé «Vandalisme» dans son *Clergé du département de l'Aisne, pendant la Révolution*². En effet tous les manuscrits de la cathédrale, des abbayes Saint-Martin, Saint-Vincent, Vauclair, Foigny, Cuissy, Val-Saint-Père furent entassés sans ménagement dans les combles du palais épiscopal. Alors on signale en vain, une porte de grenier sans clef, un toit en mauvais état laissant passer vents et pluies. De nombreux livres souffrent gravement de cette humidité dont les dégâts sont visibles sur certains livres de Michel Casse. De plus, deux chariots, chargés de ces volumes vont partir pour l'école d'artillerie de La Fère, où on est à court de carton pour faire les gargousses nécessaires à l'envoi des boulets de canons. Heureusement la peau des manuscrits ne remplaça pas le carton ; s'il en avait été autrement, nous n'aurions plus un seul manuscrit. Fleury signala un autre danger : un relieur de la rue de la Herse était chargé de relier les actes révolutionnaires avec des manuscrits ; de nombreuses pièces de cette époque aux Archives de l'Aisne, portent la trace de de saccage. Enfin ce relieur, qui n'était pas

1. Edouard Fleury, *Les manuscrits à miniatures de la bibliothèque de Laon, étudiés au point de vue de leur illustration*. Laon, 1863, t. II, p. 70-73.

2. E. Fleury, *Le clergé du département de l'Aisne pendant la Révolution. Etudes révolutionnaires*. Paris-Laon, t. II, p. 225-285.

fou, a vendu subrepticement et à son profit quelques belles pièces à des collectionneurs étrangers, dont l'anglais Hamilton : on en a la preuve avec le beau psautier de sainte Salaberge, maintenant conservé à Berlin.

Si Fleury signale huit manuscrits portant la marque de notre chanoine, j'ai eu la joie, étant bibliothécaire, de découvrir que le chiffre n'est pas de huit, mais de seize. Il y en aurait un dix-septième à la bibliothèque de l'Arsenal à Paris, mais je n'ai pas pu le vérifier.

Michel Casse apparaît tout de suite comme un homme très ordonné, car en plus de la scription de la donation, ces seize manuscrits portent le monogramme de notre chanoine, un grand M orné, initiale de son nom Michel (Fig. 1). De plus sur certaines pièces, on lit le lieu de l'achat, quatre à Avignon, deux à Paris et un à Poitiers, avec des dates d'achat, le prix, ainsi que le nom du vendeur. Ces précieuses indications permettent de suivre les déplacements de notre chanoine. Pour les neuf manuscrits ne portant que le monogramme, on peut supposer que Michel Casse les avait acquis à Laon, lieu de sa résidence habituelle.

Mais qui est Michel Casse ? Un chanoine de Laon, mais aussi un chancelier de Noyon, c'est-à-dire, qu'il avait la charge et l'honneur de garder les sceaux du chapitre de Noyon. En consultant le catalogue des manuscrits de Noyon, je n'ai, pour l'instant, pas relevé de livres lui ayant appartenu en cette ville.

Cependant il semblerait que la famille de Casse avait des attaches à Noyon, car dans le manuscrit 33 de Laon, ayant appartenu à Michel Casse, deux pages de garde sont des fragments d'une même charte,

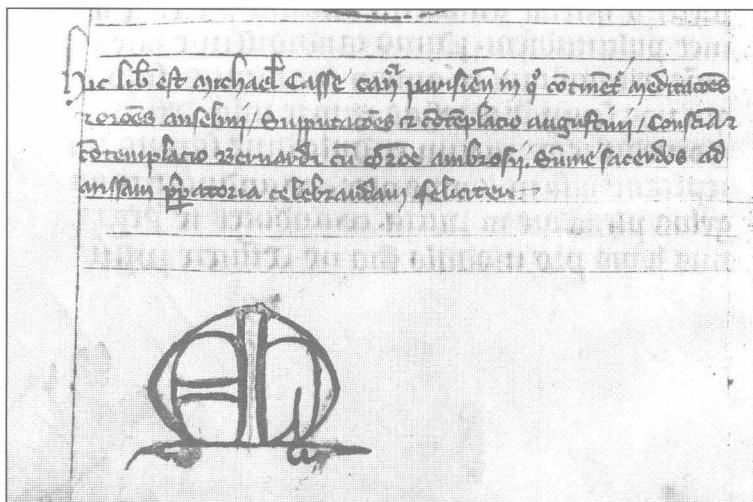


Fig. 1 - Bibl. mun. Laon, ms. 172, fol. 149 v°. (Cliché J.-L.-Girard).

concernant un Jean Casse, chanoine et chancelier de Noyon à la date du 4 février de l'an III du pape Clément VI, donc en l'an 1345. A n'en pas douter, ce Jean Casse est un parent de notre Michel, un oncle ou un frère, sur le siège duquel Michel allait succéder. Dans cet acte sont citées diverses personnalités : d'abord Jean de Pistorio (sans doute un Italien), chantre de Beauvais, exécuteur du pape Clément VI, un maître gibelin de *Cathaleno*, chanoine de l'église des apôtres de Cologne, un Jean Morelle, recteur de l'église de Tigny (une dépendance du village de Parcy, où était la maladrerie de l'Hôtel-Dieu de Soissons), enfin un Pierre de Verigne, clerc de notaire public à Soissons. A cause de ce fragment de charte, nous comprenons qu'en raison de sa parenté, Michel allait succéder à Jean dans la dignité de chancelier de Noyon, après 1345.

Deux chercheurs nous ont donné quelques détails sur Michel Casse. Le premier, le latino-américain Pico, venu travailler à Laon lorsque j'étais bibliothécaire, nous a laissé de très intéressantes notes sur le chapitre cathédral et quelques-unes plus particulièrement sur Michel Casse. Le deuxième, Hélène Millet, a écrit un très gros ouvrage *Les chanoines du chapitre cathédral de Laon, 1272-1412* édité à Rome, mais dont certaines données se révèlent peu exactes, faute de n'être pas venue vérifier à Laon même, ce qui est assez regrettable³.

Grâce aux travaux de M. Pico, nous savons que Michel Casse en 1339 était un jeune licencié de droit civil. A cette date, on peut lui donner dans les 25 ans, ce qui le ferait naître vers 1314. Il est alors promu camérier du cardinal Pierre Bertrand l'Ancien, un juriste des deux droits, civil et canonique, qui dirige à Paris le collège de Bourgogne. Que ce cardinal se soit attaché à Michel Casse et l'ait entraîné dans ses divers déplacements, laisse supposer que ce jeune étudiant était un de ses élèves préférés. Il ne faut pas oublier l'importance, à cette époque, du chapitre de la cathédrale de Laon, dont 27 chanoines enseignaient à l'Université de Paris : ils étaient docteurs en théologie, 4 en médecine, 4 en droit civil, et 2 en droit canon.

De plus, depuis 1334, le cardinal Pierre Roger a été promu trésorier avec un canonicat en l'église de Laon ; Michel a dû rencontrer ce cardinal à Laon, avant qu'il ne soit élu pape le 18 décembre 1342 sous le nom de Clément VI à Avignon. Ce Pierre Roger est le quatrième chanoine de Laon à accéder à la dignité papale. Le premier avait été Albert de Mora, chanoine prémontré de Saint-Martin : Grégoire VII en 1187 ; le deuxième fut le fameux Jacques de Troyes : Urbain IV en 1264. Le troisième

3. Fernand Pico, *The cathedral chapter of Laon, 1155-1318*, 129 p., dact, 1973, Arch. dép. Aisne, Dép. sp. 117 et « Changements dans la composition du chapitre cathédral de Laon (1155-1318) », *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XXI, 1976. Hélène Millet, *Les chanoines du chapitre cathédral de Laon (1272-1412)*. Paris-Rome, 1982.

Matheus Rubeus Orsini, un des nombreux chanoines italiens de Laon : Nicolas III en 1277 et enfin Pierre Roger, Clément VI à Avignon.

Si l'un des neveux de Clément VI, Guillaume de la Juguet succéda à son oncle comme trésorier du chapitre, ce nouveau pape combla de faveurs l'église de Laon, promulgua des bulles en faveur de Vauclair, Prémontré, le Sauvoir. Pour sa chapelle papale à Avignon, Clément VI s'est constitué une chorale de musiciens de Laon et de Saint-Quentin, chorale qui sera baptisée «Les Picards» ; on y relève les noms de Jean Haynau, prêtre de Laon, Gilles de Montcornet, Thierry de Craonne ; dans le personnel curial, on compte aussi 16 Laonnois.

Après cela, il n'y a rien d'étonnant à voir Michel Casse passer six mois à Avignon de mai au 13 novembre 1346. Ce long séjour du jeune chanoine s'explique facilement. Michel a dû accompagner, à titre de camérier, le cardinal Pierre Bertrand. Ainsi il a pu admirer la magnifique façade du palais bâti entre 1334 et 1342 par le prédécesseur de Clément, Benoit XII. Il a dû voir, aussi, dans les appartements du pape, les toutes nouvelles fresques que Clément venait de faire exécuter : la légende de saint Martial de Limoges, qui avait évangélisé le pays natal cher au cœur de Clément, et puis les ravissantes scènes de chasse et de pêche. C'est aussi le moment où Jeanne de Sicile vend la ville d'Avignon à Clément VI pour la somme de 300 000 florins.

C'est à Avignon que le jeune Michel va faire ses premières acquisitions de manuscrits. Or, constatons tout de suite, que ce juriste de formation n'achètera pas un seul livre de droit ; sa préférence va à des oeuvres théologiques, des textes littéraires et quelques travaux d'astronomie.

Le premier achat est le manuscrit 307 : les sermons de saint Léon le Grand, pape en 440. Ses oeuvres étaient très recherchées, Léon étant un prédicateur renommé, qui avait organisé la liturgie romaine. Il était célèbre pour avoir réussi à écarter de Rome les Huns d'Attila et les Vandales de Genseric. Ce manuscrit débute par une belle majuscule D rouge et bleue, et, au dernier folio, nous lisons cette mention détaillée : «ce livre a été acheté par Michel au maître Léonard Verul exécuteur testamentaire du seigneur André Vérul, archevêque de Trane, l'année du seigneur 1346 au mois de mai pour 3 florins».

Le deuxième achat est le manuscrit 168 : les lettres de saint Bernard, qui a eu de gros problèmes de conservation, à cause de l'humidité sournoise des greniers de la Révolution ; M. Lefèvre, bibliothécaire, l'a fait restaurer à Paris récemment. En fin de volume, on lit : «lettres de saint Bernard, recopiées par Thierry Raoul de Hirsbec de Pologne, qui acheva ce travail en la fête de l'Ascension en l'an du seigneur 1330. Elles avaient été recopiées à la demande du Révérend en Christ, père seigneur Raymond de Farges, doyen cardinal par la divine providence de Sainte-Marie-

Nouvelle *Deo gratias*. De toutes choses, par toutes choses, en toutes choses, gloire à Dieu, dans les siècles des siècles, Amen».

Au folio 128, Michel consigna qu'il a acheté en 1346 en octobre ce manuscrit aux exécuteurs testamentaires du seigneur cardinal de Farges pour 7 florins. Sur la première page, dans un encadrement fleuri, sur le haut à gauche est peint un grand S où se détache le buste de saint Bernard, une auréole entoure le visage, le saint est vêtu de la robe blanche cistercienne, et il tient en sa main gauche un livre rouge. En bas de cette même page sont peintes les armoiries du cardinal de Farges «parti fascé d'or et de gueules, de 7 pièces écartelé de sable, à la croix de gueule et d'or et à un pot de sable, le tout surmonté du chapeau de cardinal». Pour la lecture des armoiries, je me réfère à Edouard Fleury.

Parmi les célèbres lettres du cistercien nous retiendrons au folio 65, la lettre de Bernard incitant Henri Murdach, professeur anglais, à quitter le brouhaha des écoles pour trouver Dieu dans le silence des forêts. Murdach sera le premier abbé de Vauclair. Au folio 53 la lettre de Bernard au prémontré Luc de Cuissy, qui lui avait fait part de ses succès, un convers faisant la cour aux chanoinesses près du moulin de Cuissy. Le cistercien persifle que c'était à prévoir, quand on s'avise de recevoir des femmes dans un ordre masculin (Bernard n'a jamais été féministe). Enfin, au folio 80, la lettre à Humbert, le vénérable abbé d'Igny dans la Marne, où sont actuellement des cisterciennes. L'une d'elles ayant su que nous possédions un manuscrit d'Humbert, était venue le consulter, car ce livre est une pièce très rare, Humbert, à sa mort, ayant ordonné de détruire tous ses sermons, par humilité : notre 287 est le seul ayant échappé à la destruction (manuscrit de Vauclair).

Le troisième achat de Michel est le 183 un *Compendium* de théologie, le 13 novembre 1346. Ce texte, ayant connu un très grand succès au XIV^e siècle, fit l'objet de nombreuses copies. On l'a successivement attribué à Albert le Grand, à saint Bonaventure et enfin au dominicain Hugues de Strasbourg. Cette pièce possède en première page, un bel encadrement et quelques belles lettres peintes.

Sa date confirme que le séjour de Michel à Avignon, a duré six mois, ce qui s'explique par sa fonction de camérier du cardinal Pierre Bertrand l'Ancien. Cette constatation nous amène à prendre en considération la visite de Jeanne de Navarre au cardinal Pierre Bertrand en cet été 1346, en présence certainement de Michel Casse, qui restera très impressionné de cette rencontre et sera à l'origine des choix politiques de notre chanoine qui vont perturber gravement sa situation dans les années à venir.

Mais quel était donc l'objet de la visite de Jeanne de Navarre au cardinal ; elle venait lui confier son testament, lui demandant de veiller à son exécution, lorsqu'elle viendrait à disparaître, afin de protéger son jeune

fils Charles de Navarre, âgé de 14 ans, des mauvaises intentions que le roi Philippe VI de Valois était soupçonné de nourrir à l'égard de ce jeune garçon, qui avait tout pour lui déplaire. Pour saisir les raisons de cette grave hostilité, il faut savoir qui étaient les parents de ce jeune Charles, sa mère d'abord, son père ensuite.

Jeanne de Navarre, à sa naissance, se nommait Jeanne de France ; elle était la fille unique du premier mariage du fils aîné de Philippe le Bel, le roi Louis X le Hutin avec Marguerite de Bourgogne, que son royal époux avait enfermée dans la forteresse de Chateau-Gaillard, avant de la faire étouffer et étrangler, alors qu'elle avait 25 ans, accusée d'être impliquée dans les macabres affaires de la Tour de Nesle, racontées dans les *Rois Maudits*. Un fait certain, la petite Jeanne a perdu tragiquement sa mère alors qu'elle avait 4 ans. Louis X aussitôt remarié avec Clémence de Hongrie meurt en 1316, après deux ans de règne, ne laissant qu'un fils posthume de sa deuxième épouse, mais qui meurt à sa naissance. Dès lors la succession royale est ouverte. Jeanne de France, âgée de 6 ans, est dans l'impossibilité de défendre un droit à la couronne ; elle est immédiatement écartée par son oncle, Philippe V le Long, le deuxième fils de Philippe le Bel, trop heureux de s'emparer du pouvoir, objectant que la coutume française ne permettait pas à une femme de régner, oubliant les carolingiennes comme Gerberge ou les capétiennes comme Blanche de Castille. D'ailleurs, pour se débarrasser plus sûrement de sa nièce, il la dépossède de sa belle province de Champagne, lui enlève son titre de Jeanne de France et l'exile au pied des Pyrénées, en Navarre. Mais Philippe V le Long meurt en 1322, sans enfant, suivi de la mort de son dernier frère Charles IV en 1328, sans héritier mâle. Ainsi quatorze ans après le décès de Philippe le Bel, il ne reste que leur soeur Isabelle, reine d'Angleterre et mère du jeune roi Edouard III. Mais l'occasion est trop belle pour le cousin germain de Philippe le Bel, Philippe VI de Valois, de s'emparer du trône de France en 1328, arguant lui aussi que les femmes ne peuvent régner en France. Dès 1329, rencontrant le jeune Edouard d'Angleterre à Amiens, il exige de lui qu'il lui rende hommage pour ses terres de Guyenne et de Gascogne. A la suite de cet affront, l'Anglais s'alliera au comte de Hainaut, au duc de Brabant et à l'empereur Louis de Bavière, et ils détruiront la flotte française à l'Ecluse en 1340. C'est le commencement de la guerre de Cent Ans.

Mais entre temps, Jeanne de Navarre a épousé un seigneur normand, Philippe d'Evreux, dont les terres sont sous obédience anglaise. Lorsque cette femme devenue veuve, vient en l'été 1346 confier au cardinal Pierre Bertrand son testament, à Avignon, on peut comprendre ses soucis et ses appréhensions pour l'avenir de son enfant Charles de Navarre ; qu'en sera-t-il de sa province de Navarre et du fief normand hérité de son père, surtout lorsqu'on apprend le 26 août 1346 la terrible défaite de l'armée

de Philippe VI de Valois à la bataille de Crécy, où toute la cavalerie française a péri massacrée par les flèches des arbalétriers anglais.

Dans ce contexte plein de périls, on peut comprendre que Michel Casse soit resté très impressionné par sa rencontre avec Jeanne de Navarre, qui va disparaître trois ans plus tard ; quoi d'étonnant qu'il ait gardé toute sa sympathie pour ce jeune prince Charles, dont les malheurs et les difficultés ne pouvaient laisser indifférent.

A Avignon, les Laonnois ont dû rapidement apprendre les malheurs du nord de la France, à la suite de Crécy. Dans l'énorme *Histoire de Laon* par le chanoine Leleu, on nous raconte que toute la noblesse du Laonnois a péri ; des noms sont cités : le seigneur Jean de Roucy, Louis, comte de Guise, et le seigneur de Nouvion-en-Thiérache. On sait aussi l'épisode dramatique des six bourgeois de Calais, lors du siège de cette cité par Edouard III. On raconte qu'un avocat de Laon était également de connivence avec un bourgeois, qui ayant fait de mauvaises affaires, se déguisa en prémontré, pour voyager en paix, afin de porter des lettres au roi d'Angleterre, où on lui proposait de lui livrer notre ville ; mais le bourgeois, en cours de route, pris de remords, livra les lettres à Philippe VI de France, qui prévint les Laonnois du danger. Alors Jean de Vervins quitta le parti des Français et offrit ses services à l'Anglais Edouard. Le nouveau comte de Roucy fit le siège de la forteresse de Vervins sans succès et les troupes anglaises ravagèrent toute la Picardie.

C'est dans ce climat catastrophique et tendu, que Michel Casse en décembre 1346 a quitté Avignon et s'est arrêté à Paris lors de son voyage de retour, où il fit une nouvelle acquisition, le manuscrit 326. C'est un florilège des fameuses sentences d'Isidore de Séville, ce savant du VII^e siècle dont les œuvres seront très prisées, tout au long du Moyen Age, à cause de ses nombreuses citations des Pères de l'Eglise et tout particulièrement celles de saint Augustin et de saint Grégoire. Le 326 n'est pas une pièce rare : de petites dimensions, il fait penser à un livre de chevet, d'utilisation quotidienne ; dans les marges se succèdent des caricatures d'hommes barbus ; qui les a exécutées ? le vendeur, Michel ou les chanoines de Laon ? Nous ne saurons jamais. La pièce débute par une table, et les petites initiales uniformément rouges, font penser par leur élégance et leur sobriété à une main cistercienne. Le répertoire de ces textes est évocateur des préoccupations de Michel concernant la contemplation et l'action, et des inquiétudes morales, qui ont germé en son esprit, lors de son séjour à Avignon, face aux immoralités des fils de Philippe le Bel ; ainsi ce titre très évocateur : «des juges séculiers, les oppresseurs des pauvres...».

Le chercheur Pico nous apprend que dès janvier 1347, aussitôt son retour en notre ville de Laon, Michel, malgré la grande morosité du temps, est chargé d'organiser le festin annuel de nouvelle année pour ses collègues, les chanoines du chapitre. Il faut également rappeler que depuis

1342, le siège épiscopal de Laon est vacant ; l'évêque Hugues d'Arcy, promu archevêque de Reims n'a pas été remplacé ; son successeur Le Coq ne sera nommé que dix ans plus tard, en 1352.

Si nous sommes dans l'ignorance des faits et gestes de Michel Casse à Laon de 1347 à 1353, nous pouvons cependant imaginer sa vie paisible s'écoulant entre les offices à la cathédrale et la lecture de ses chers manuscrits dans son logis de la rue du Cloître, continuant d'enrichir sa bibliothèque. C'est ce qu'il a dû faire pour six nouvelles pièces, bien que nous nous heurtions pour l'affirmer à une difficulté. Notre bibliophile ne nous a donné pour ceux-ci ni date, ni prix, ni lieu d'achat ; si ces éléments si précieux font défaut, néanmoins Michel a tracé son monogramme M, signe indubitable de sa possession. De plus, il est raisonnable de dater ces acquisitions d'avant 1353, la vie de notre chanoine se trouvant très perturbée après cette date, ses choix politiques l'ayant obligé à la fuite, pendant plusieurs années, le laissant dans une situation financière délicate, sa prébende de Laon étant bloquée.

La première pièce à citer pour cette période, est le manuscrit 165 : les œuvres de Thomas d'Aquin. Le choix en a été dicté par ce que Michel en avait entendu à Avignon ; Clément VI avait tenu plusieurs discours très élogieux sur cet éminent théologien, qui avait le grand mérite d'avoir remis en lumière les travaux des philosophes païens tels qu'Aristote et Platon et d'avoir mis l'accent sur les œuvres de l'arabe Averroès de Cordoue, ou d'Avicenne, le médecin persan. Michel tenait beaucoup à ce manuscrit puisqu'il en a dressé la table, afin d'en retrouver plus facilement les textes : questions sur les vices et les vertus, de l'âme, des créatures spirituelles, du mal, du péché, des démons, toutes lectures qui répondaient à ses inquiétudes morales.

Citons ensuite le manuscrit 148, une pièce magnifique dont malheureusement la première page a été dérobée, nous enlevant des renseignements précieux. C'est le *Livre des sentences*, dont chaque chapitre débute par une superbe initiale se détachant sur une feuille d'or. La lettre toujours faite d'un très savant et très élégant entrelacs où se dessinent dans des tiges en volute, des griffons blancs ou des belettes toutes allongées, aux pattes griffues, dotées de toutes petites ailes dressées. En dehors de ses initiales le texte en deux colonnes, est entrecoupé de lettres rouges et bleues dont les queues tombantes descendent jusqu'aux marges inférieures ; et puis dans quelques angles, se montrent des petites têtes cornues au profil moqueur. Signalons en fin de volume un texte rare : *Sur le dogme chrétien* de Jean Damascène, ce qui confirme le goût de Michel pour des œuvres peu communes.

Le manuscrit 188 est plus modeste ; il contient la fameuse règle de saint Grégoire, pape de la ville de Rome, texte qui garda pendant des siècles une importance capitale. Une jolie page est à signaler, avec l'étagement de trois A majuscules.

Le manuscrit 33 a pour feuilles de garde, le fragment de charte mentionnant Jean Casse, ce parent de Michel. Il renferme les commentaires de Cassiodore sur les psaumes de saint Augustin, qu'il avait écrit dans le fameux monastère de *Vivarium* célèbre pour ses riches viviers entourant l'abbaye. La première page est ornée d'une grande lettre A rouge et bleue, entourée d'un vol de ravissants oiseaux qui voletent dans les feuillages (Fig. 2). Ce manuscrit est une des pièces les plus soignées puisque chaque cahier de 8 feuilles est marqué dans la marge inférieure du dernier mot du texte, que le relieur doit retrouver comme premier mot du nouveau cahier. Dans les marges apparaissent quelques caricatures, est-ce Michel qui les aurait dessinées ? C'est très possible.

Nous arrivons au manuscrit 459, qui était une des plus belles pièces, des plus rares, dans une bibliothèque d'un chanoine du XIV^e siècle : les lettres de Sénèque, le stoïcien romain. J'emploie volontairement le verbe «était» la plus belle pièce, car hélas, toutes les parties supérieures de ce magnifique document ont été noircies, brûlées, détruites par l'humidité du grenier de l'évêché, lors de la Révolution. C'était une pièce remarquable de 332 folios, c'est-à-dire de 664 pages, de grande taille, puisqu'il mesure 35 centimètres de haut et qui a donc nécessité au moins 45 grandes peaux de mouton. Combien Michel a-t-il payé cette pièce, nous l'ignorons, mais nous pouvons être sûrs qu'il s'était fort réjoui d'en être l'acquéreur ; sans doute l'avait-il convoité quelques temps, et s'est-il plongé dans sa lecture avec délice, comme nous le laisse à penser la table des matières que Michel a établie lui-même, en fin de volume, pour retrouver facilement les lettres qu'il préférerait. C'est là un document très émouvant, montrant l'ouverture d'esprit et les curiosités d'un chanoine pour ce philosophe stoïcien du I^{er} siècle ; il en fait un précurseur de la Renaissance, attiré par la lecture des auteurs païens de l'Antiquité romaine.

Ce n'est d'ailleurs pas le même scribe qui a exécuté cet énorme document. Au folio 134, on voit un premier explicite avec cette remarque : «ceci a été fait pour le Christ, donne moi à boire». Les lettres de cette première partie sont d'abord celles que Sénèque a adressées à son ami Lucillus ; sur une heureuse vieillesse, sur la concorde, la quiétude heureuse, les manières de lire, la brièveté de la vie ...

Dans la deuxième partie, une série de lettres adressées à des mères qui pleurent leurs fils disparus, ainsi à Martha, Hélène ; des lettres sur la sérénité de l'âme, la constance du sage et en particulier on trouve la lettre sur la clémence adressée à Néron, texte d'autant plus émouvant quand on se rappelle que Sénèque, qui était né deux ans avant notre ère, fut condamné en 66 à s'ouvrir les veines sur l'ordre de son ancien élève l'empereur Néron, qui l'accusait d'avoir soutenu le conspirateur Pison ; Néron est aussi cet empereur de triste mémoire, qui fit empoisonner Britannicus,

assassiner Agrippine sa mère, Octavie sa femme, tuer à coups de pied Pappée sa concubine, condamner de nombreux chrétiens aux jeux du cirque et mettre le feu à Rome.

En fin de volume, se trouvent des lettres apocryphes : ainsi une lettre de Sénèque à Cicéron, mort cinquante ans avant Sénèque, ou diverses épitaphes de personnages célèbres, avec des mentions à saint Paul.

La manuscrit 272 est lui en très mauvais état ; il est daté de 1351 : ce sont les œuvres du pape Innocent III avec ses commentaires sur les psaumes et sur les prières chrétiennes, l'*Ave Maria*, l'oraison dominicale, le symbole des apôtres et un texte sur la bassesse et la misère humaine dont Michel Casse allait avoir besoin. La page de l'*Ave Maria* fait regretter les graves altérations des autres feuillets.

Il reste encore de cette période faste pour Michel Casse, le manuscrit 441 de facture très soignée, qui contient dans sa première partie, le fameux texte de la Consolation de Boèce ce best-seller de tout le Moyen Age, dont notre bibliothèque conserve trois exemplaires : une copie carolingienne et une italienne du XIII^e siècle, en dehors de celle ayant appartenu à Michel Casse. Boèce, ce philosophe du VI^e siècle, conseiller du roi des Ostrogoths Théodoric, ayant déplu sans raison apparente à son souverain, fut emprisonné et exécuté sans procès. Dans sa prison il écrivit son fameux texte où il décrit la philosophie le visitant et le réconfortant. Quoique dans cette oeuvre, Boèce n'apparaisse pas chrétien, mais très platonicien, il fut classé parmi les martyrs pour tous les services qu'il avait rendus aux chrétiens persécutés.

Or dans notre 441, si toute la première partie nous donne le texte intégral de Boèce, la deuxième partie est assez énigmatique. Ce serait un long commentaire du père Vital de Fontibus de l'ordre des frères prêcheurs, terminé en 1332, sur l'oeuvre de Boèce ; mais en fait, nous avons dans un ordre alphabétique des explications sur de nombreux personnages de la mythologie antique : les Muses, Dédale, Diomède, Hercule, Jason, Atlas etc ... et surtout de longues explications, sur le soleil, les astres, les constellations le tout accompagné de trois grands dessins astronomiques de la terre ronde dans l'univers cosmique entre lune et soleil. Ce texte qui sort des sentiers battus sera, plus tard, à rapprocher du manuscrit 275 que Michel achètera à nouveau à Avignon.

Mais au début de 1352, de graves événements vont bouleverser la vie de Michel Casse. Au début de cette année-là, arrive à Laon un nouvel évêque, après 10 ans de vacances du siège : c'est Robert Le Coq.

Que ce soit Dom Wyard ou le chanoine Leleu, historiens laonnois, ou Lavisse dans son énorme histoire de France, tous sont d'accord pour nous présenter un personnage ambitieux et brouillon.

Robert Le Coq était né à Montdidier, dans une famille bourgeoise «de chevance assez tenue et petite» c'est-à-dire de modeste fortune. Le père était bailli à Rouen. Robert fut élevé aux écoles d'Orléans, il s'établit comme avocat à Paris au Parlement. Rapidement, il s'y fait remarquer ; il est avocat du roi, maître des requêtes de son hôtel, premier des clercs conseillers au Parlement, puis conseiller du roi et du duc de Normandie. Dans la seule année 1351, Le Coq est promu trésorier de la cathédrale de Rouen, préchantre de l'église d'Amiens, évêque de Thérouanne et évêque de Laon en janvier 1352.

Or, deux ans plus tard, le chercheur Pico signale que Michel Casse jouit de la confiance du nouveau prélat. En effet, les chanoines de notre cathédrale demandent à Michel d'intervenir auprès de Robert Le Coq, qui garde en sa prison épiscopale un chanoine du chapitre, afin de le faire libérer. De quoi ce chapelain s'était-il rendu coupable ? on l'ignore, mais preuve évidente de la sympathie de Le Coq pour Michel, le prisonnier est immédiatement libéré.

Les raisons de cette bienveillance du nouvel évêque pour notre chanoine peuvent s'expliquer par quelques services que notre homme aurait rendus au prélat. Dès l'année de son installation, le nouveau roi Jean le Bon envoya Le Coq en mission à Avignon ; ce dernier n'est pas parti seul, il y a de grandes chances qu'il se fit accompagner par Michel Casse, qui connaissait bien la ville pontificale et y avait gardé de nombreuses amitiés.

En 1354, le roi Jean chargea Le Coq de négocier une réconciliation avec le jeune Charles de Navarre ; là encore la présence de Michel pouvait être des plus utiles.

L'assassinat du connétable Charles d'Espagne en janvier 1354 en Navarre avait décidé le jeune Charles, qui avait alors 22 ans, à venir s'installer en Normandie dans les terres de son père. Cette présence à Evreux inquiétait beaucoup le roi Jean le Bon. Une rencontre eut lieu à Nantes, incitant le navarrais à pratiquer une politique de bascule entre France et Angleterre, mais renoua ses liens d'amitié avec Le Coq et Michel Casse et aboutit à la signature du traité de Valogne en septembre 1355. Mais le 6 avril 1356, le fils aîné de Jean le Bon fit irruption au château de Rouen, où le duc de Normandie et Charles de Navarre étaient à un festin. Il fit décapiter les trois familiers du jeune Charles et, s'emparant du jeune prince, le jeta en prison dans le château d'Arleux, près d'Amiens. Le jeune homme avait 24 ans. A partir de ce moment-là, Le Coq se brouilla avec le roi Jean et Michel Casse fut certainement très choqué de cet emprisonnement ; sa sympathie était pour ce jeune prince, emprisonné abusivement et que le milieu royal commença à désigner par les mots de Charles le Mauvais. Pour Michel, il restera Charles de Navarre.

Le 19 septembre 1356, le roi Jean est vaincu à Poitiers et fait prisonnier par le roi d'Angleterre. Or dès les premiers jours d'octobre devaient s'ouvrir à Paris les Etats généraux de langue d'oïl. La séance inaugurale eut lieu le 17 octobre 1356 ; nous y voyons Robert Le Coq, accompagné comme de son ombre par Michel Casse. Dès l'ouverture le prélat de Laon prit la parole tenant des propos hostiles au roi Jean. On rapporte qu'il déclara que «Jean était de très mauvais sang pourri, n'avait pas droit au royaume, n'avait conscience que d'un chien». Il dira aussi : «il est temps de parler après Poitiers, honni soit qui bien ne parlera, car jamais n'en fut temps si bien comme maintenant». Le dauphin Charles, âgé de 18 ans, était présent, lui aussi parlera nous dit-on, sagement et gracieusement, évoquant le désastre de Poitiers et les moyens de délivrer le roi. Les solutions sont dans de nouvelles impositions, à faire sur le peuple. Tous les représentants sont alors très réticents, car la pauvreté est grande, les raz-zias des Anglais ont dévasté les campagnes et ruiné les gens et puis la peste noire a fait des milliers de morts.

A Paris, Michel Casse n'a pu résister à sa passion ; nous le voyons acquérir une nouvelle pièce, le beau manuscrit 172. En fin de livre, il a tracé à l'encre rouge, son monogramme M et mentionné un nouveau titre «chanoine parisien» (Fig. 2). Cette pièce est un florilège. On y trouve les *Méditations* d'Anselme et ses oraisons. Ces textes ne sont pas d'Anselme de Laon, mais d'Anselme du Bec, évêque de Canterbury. A la suite ce sont les *Supputations et utilité de la contemplation* tirées de saint Augustin, *De la conscience et de la contemplation* de saint Bernard que Michel apprécie beaucoup, et enfin les *Oraisons* de saint Ambroise pour la préparation de la messe.

Michel restera titulaire de cette prébende parisienne au moins neuf ans, puisqu'en 1364 un certain Philippe de Thionville la lui contestera, alors qu'il ne pouvait plus résider à Paris.

Mais en fin d'année 1356, les Etats généraux se poursuivent avec des séances assez tumultueuses où Robert Le Coq, nous disent les chroniqueurs, «se montre léger et périlleux en paroles et de très mauvaise langue». On désigna alors une commission pour préparer le travail. Le Coq d'un côté et Etienne Marcel, le prévôt de Paris, de l'autre, firent choisir des hommes, qui, s'ils n'étaient pas de la secte du roi de Navarre, entendaient bien tenir rigueur au gouvernement de ses fautes. Aux doléances formulées par la commission, Le Coq fit rajouter que tant que le roi de Navarre serait retenu en captivité, il n'advierait rien de bon au royaume de France. A la séance du 3 novembre 1356, aux Cordeliers, le chancelier président des Etats fut déposé et Le Coq s'écria : «Que ce n'était pas grand chose, car on avait vu autrefois que les Etats avaient déposé le roi de France !» Le chroniqueur qui rapporte l'incident ajoute qu'un voisin de Le Coq lui envoya un coup de pied pour le faire taire. Le Coq pourtant

continua, disant que «le roi de Navarre devait être libéré». Mais le dauphin refusa. Or cinq jours plus tard, dans la nuit du 8 au 9 novembre 1357, des bourgeois d'Amiens donnèrent l'escalade au château d'Arleux mal gardé et délivrèrent Charles de Navarre. Ayant reçu des garanties du dauphin, Charles arriva à Paris le 29 novembre où il logea à Saint-Germain-des-Près, haranguant plusieurs heures les Parisiens, qui en oublièrent le dîner ; il parla de ses souffrances, de son emprisonnement et du mauvais gouvernement des officiers du roi. Le 12 décembre, le dauphin est contraint d'accorder une indemnité à Charles. A partir de là, on vit plusieurs fois à table ensemble le dauphin et Charles de Navarre, en présence de Le Coq ; à ces agapes assistait probablement Michel Casse, quoiqu'il ne soit point nommé.

Le parti des Navarrais, bien établi en Basse-Normandie, poussa alors des pointes vers Paris ; ils s'installèrent progressivement à Etampes, Arpajon, Pithiviers, Nantes et Melun. Le chartiste Delachenal au milieu du XIX^e siècle dans son *Histoire de Charles V le Sage*⁴ écrivit que Etienne Marcel accusa Michel Casse d'avoir fait pénétrer les troupes des Navarrais dans l'île fortifiée de Melun en fin décembre 1357. Nous avons là, la preuve de la participatin active de notre chanoine au côté de Charles de Navarre.

Au même moment, la révolte grondait à Paris et Etienne Marcel décida de donner une leçon au jeune dauphin trop indépendant à son gré. Le 22 janvier 1358, il fit exécuter devant le jeune prince ses deux gardes du corps, le maréchal de Champagne, Jean de Conflans et le maréchal de Normandie, Robert de Clermont. Puis le maire de Paris appela les Jacques, ces paysans révoltés à venir secourir les Parisiens. Au même moment, on apprenait que Jean le Bon, toujours prisonnier, signait un traité avec les Anglais leur cédant la moitié du royaume de France.

Or contre toute attente, le jeune dauphin Charles qu'on appellera plus tard le Sage, réussit à quitter Paris ; il gagna Compiègne, où il réunit en toute hâte une assemblée de notables, qui vont lui jurer fidélité. Le chanoine Leleu, dans son histoire de Laon écrira que «le jeune dauphin, parvenu à Compiègne dira qu'il est venu en Picardie, province sur laquelle il comptait de préférence à toutes les autres, n'attendant de secours que de ses fidèles Picards, qu'il s'empressa de convoquer pour délibérer avec eux librement et sans partialité, sur ce qui était à faire dans la situation funeste où se trouvait la monarchie». Des députés sages et attachés au bien public délibérèrent avec le dauphin avec prudence et maturité sur ces affaires graves. Les députés de Laon étaient Pierre de Passy, procureur du roi, Ivan le Flamand un bourgeois et pour le clergé Evrard d'Abbeville, chanoine de Laon, un collègue de Michel Casse, et enfin Renaud de Brissy,

4. R. Delachenal, *Histoire de Charles V*. Paris.

représentant le seigneur de Coucy. Alors chacun promit d'aider à sortir le dauphin de la tutelle des Parisiens et de leur chef, ainsi que des Navarrais. Le jeune Charles s'aperçut alors avec joie qu'il avait encore de nombreux fidèles, tous décidés à le soustraire aux révoltés, et il en fut très réconforté.

Pendant ce temps, Etienne Marcel tenta de faire entrer dans la capitale les troupes anglo-navarraises en juin 1358, mais les Parisiens prirent peur ; Etienne Marcel fut assassiné par un certain Maillard le 31 juillet et Robert Le Coq fut accusé de trahison.

Lors de ces retournements politiques, Leleu écrit encore que «notre citoyen Le Coq, pour ne pas tomber dans les mains du régent, se retira momentanément à Laon, mais comme il faut faire bonne mine en mauvais sire et qu'il était difficile de ménager un accommodement quand on s'est révolté contre le souverain, il prit le parti de rejoindre le roi de Navarre qui ne l'abandonna pas et lui recommanda de gagner l'Aragon le plus vite possible, où le roi d'Aragon, lui offrit un évêché en fin 1358 à Calahorra où il mourut dix ans plus tard en 1368». Et Leleu continue : «dans le bourg de Laon, près de la tour du roi, lieu où se faisaient les exécutions capitales, furent décapités, pour avoir aidé l'évêque Le Coq et le roi de Navarre à Paris, deux bourgeois Robert de Sayant et Colart de Colligis».

Dans ces conditions, la seule solution pour Michel Casse était la fuite. Nous allons le retrouver à Avignon. Etait-il repassé par Laon, ou, de Melun avait-il gagné la ville papale, nous l'ignorons. Dans ce départ précipité, il n'avait certes pas pu embarquer ces manuscrits ; il était trop compromis pour cela.

De plus les troupes anglaises profitèrent des révoltes parisiennes pour débarquer à Calais, avec de gros contingents et venir assiéger Reims. Mais ne pouvant s'emparer de cette cité trop bien fortifiée, elles se rabattirent sur nos campagnes, se saisirent de la garnison de Roucy et de ses provisions, blessèrent le comte de Roucy qui fut fait prisonnier. Puis elles détruisirent le fort de Cormicy et s'approchèrent de Laon, escaladèrent les pentes de notre montagne sous l'abbaye Saint-Vincent, sans protection et dévastèrent le plus beau faubourg de Laon, qui fut incendié et rasé ; six églises furent détruites et jamais reconstruites : Saint-Hilaire devant l'abbaye, Saint-Otboeuf, Saint-Genest, Saint-Victor, Sainte-Geneviève-des-Champs et Saint-Rémi-de-la-Tour. Toutes les riches maisons des bourgeois furent pillées et consumées par le feu. L'abbaye Saint-Vincent n'échappa pas non plus au désastre ; saccagée, pillée, une partie de ses bâtiments furent renversés. La plupart de ses nombreux manuscrits réduits en cendres. Dom Wyard parle de onze mille volumes disparus : si le chiffre est exagéré, ce fut certainement un désastre.

Dans un tel contexte, on comprend la terrible situation de Michel Casse. Le seul endroit, où il pouvait être à l'abri des poursuites était Avignon.

Nous avons la confirmation de sa présence en la ville papale dans un petit manuscrit, le 275, où nous lisons ces lignes : «ce livre est à Michel Casse, chancelier de Noyon, acheté à Avignon à l'évêque de Bethleem le père Jean Vera en amitié». Autre constatation importante, Michel ne se dit plus chanoine de Laon, ni chanoine de Paris, il n'est plus que chancelier de Noyon. Il évoque aussi son amitié avec le frère Jean Vera sans doute une vieille connaissance, qui l'a pris sous sa protection. Il en a, certes, grand besoin, car le pape Clément VI est décédé depuis 1352. Son successeur Innocent VI est loin d'avoir l'envergure de son prédécesseur, mais il ne semble pas lui avoir fait mauvaise figure.

La nouvelle acquisition de Michel, le 275 est un petit volume, d'aspect très ordinaire ; un petit format, 22 centimètres de haut, une écriture négligée, difficile à déchiffrer, des textes écrits serrés sur deux colonnes, peu de majuscules bleue ou rouge, de petite taille et très ordinaire de dessin. Un choix qui étonne de la part de ce bibliophile averti, laissant entrevoir que ses ressources sont devenues maigres. Mais l'examen des textes contenus dans ce piètre volume va se révéler passionnant. Nous trouvons au début et à la fin de ce 275, deux célèbres sermons de Jean de Paris, appelé aussi Jean-qui-dort, un théologien dominicain de 1260-1306, dont les œuvres sont très recherchées et qui ont été grandement louées par le pape Clément VI. La première pièce *Du Christ et de sa manière de vivre avec ses apôtres, possédait-il quelque chose* était une question très à l'ordre du jour, face aux positions des Franciscains adeptes de la grande pauvreté. En fin de volume *du Christ et de l'Antéchrist*, une vieille question carolingienne toujours à la mode. En dehors de ces deux textes théologiques, dont nous savons déjà Michel très friand, et dont le premier, sur la pauvreté était de circonstance, nous découvrons trois textes scientifiques : au folio 99 un petit traité de chimie sur *l'argentum venerum* c'est-à-dire le vif argent ou pour mieux dire le mercure. Ensuite au folio 69, puis au folio 101, deux textes d'astronomie. Le premier a pour titre *La sphère* par le maître Bernard de Trilia du couvent de *Nemanseris* (je n'ai pu situer ce Bernard et son couvent). Celui-ci nous explique les 14 propositions de la sphère de *Sacrobosco* au folio 69 et au folio 101, nous trouvons le célèbre texte *De la sphère de Sacrobosco* ; ce sont deux pièces des plus rares et d'une extrême importance. Mais qui est *Sacrobosco* ? Un anglais Jean de Halifax, dit Jean de Holywood : le bois sacré. Venu enseigner à Paris en 1220 les mathématiques, on l'appellera *Sacrobosco*. Il étudia l'arithmétique et l'algèbre dans les textes arabes ; il travailla beaucoup les textes astronomiques d'Azarchel, et écrivit *La sphère terrestre* en utilisant et diffusant les travaux astronomiques de Ptolémée, son fameux *Almageste* du mot arabe *Al Medjiste*. A la mort de *Sacrobosco* en 1256, son travail *De la Sphère* avait révolutionné les connaissances astronomiques et parmi les premiers livres imprimés à Ferrare en 1472, on compte *La sphère* comme un des premiers incunables.

Pour mieux saisir l'importance majeure de ce texte, il est nécessaire de dire quelques mots de la belle exposition faite à Cambrai en l'honneur d'un de ses évêques Pierre d'Ailly (1351-1420) en l'hiver 1992, où furent exposés de très beaux manuscrits ayant appartenu à ce prélat, et surtout *L'imgo mundi*, «l'image du monde», un travail scientifique œuvre de cet évêque, avec de nombreuses figures astronomiques tracées par l'auteur, se référant tout au long du texte aux *Quatorze questions de la sphère de Sacrobosco*. Cet *imgo mundi* est compté parmi les premiers incunables imprimés diffusés. Or un exemplaire parvint à Séville et tomba dans les mains de Christophe Colomb, qui lut et relut ce texte avec passion, en surchargeant toutes les pages de ses réflexions. Il fut alors tellement persuadé de l'exactitude et de la véracité du texte de *Sacrobosco* qu'il se lança à travers l'Atlantique, pour trouver l'Asie et ce fut l'Amérique qu'il découvrit. A Cambrai, était exposée une photo complète de l'incunable de Séville avec les autographes de Christophe Colomb. Tout cela est parti du texte de *Sacrobosco*, dont Michel Casse avait acheté un exemplaire en 1358 à Avignon. Si notre manuscrit 275 est d'un aspect assez miteux, il contient pourtant un texte qui a révolutionné notre connaissance du monde. Il n'était d'ailleurs pas étonnant de trouver une copie de ce travail, à Avignon, car Clément VI s'était montré très attentif aux travaux astronomiques de son temps ; il avait ordonné la traduction latine du traité de rabbin Levi Ben-Gerson, afin de s'éclairer personnellement sur les graves problèmes astronomiques touchant au comput et au calendrier julien, qui ne correspondaient plus avec l'année tropique, c'est-à-dire l'intervalle moyen de deux retours consécutifs du soleil à l'équinoxe de printemps. Le décalage, déjà patent au XIII^e siècle, n'avait fait que s'aggraver. Noël et la Saint-Jean d'été, par rapport aux solstices d'hiver et d'été étaient décalés de plus de dix jours au temps de Clément VI. Dès 1245 le pape avait réuni computistes et théologiens, pour réformer le calendrier julien ; il avait, pour ce faire, convoqué un conseil de vénérables astrologues (comme on appelait alors les astronomes) Jean de Murs et Firmin de Belleville pour déterminer la longueur exacte de l'année solaire et celle de l'année lunaire, la correction du nombre d'or, afin de donner la date exacte à Pâques et aux autres fêtes mobiles. Malgré ses efforts, Clément VI disparaîtra, avant de voir aboutir les travaux. Ce ne sera qu'en 1582, 230 ans plus tard que l'on corrigera le calendrier julien⁵.

Si nous pouvons nous étonner et admirer l'ouverture d'esprit de Michel sur ces questions astronomiques, il nous reste, à nous arrêter sur une der-

5. Rien d'étonnant quand on sait qu'au XVI^e siècle Copernic sera déclaré hérétique et Galilée condamné par l'inquisition en 1633 pour avoir affirmé que la terre ronde tournait autour du soleil. Pourtant dès le VII^e siècle Isidore de Séville découvrait une terre ronde, avec ses deux pôles glacials, ses deux zones tempérées et son équateur brûlant (manuscrit 423 Laon du VIII^e siècle) ; parmi les figures des constellations, étaient dessinées dans notre manuscrit 422 de Laon du IX^e siècle des représentations d'étoiles seulement visibles au Cap.

nière page du manuscrit 275. Le folio resté vierge, a été utilisé pour y transcrire un poème de dix lignes, composé par le maître de l'université de Leyde, pendant son séjour en Avignon, la troisième année du pontificat d'Innocent VI en 1355, trois ans avant la venue de Michel Casse. C'est une pièce désabusée, devant les événements tragiques qui bouleversent le pays. Pas de verbe, mais une succession de mots :

«Marches, chaleur torride, pierre et horreur, fureur subite des vents, poussière d'épines, envahissement de pucerons, de serpents, de scorpions, de rats. Hospitalité coûteuse, étranger méchant, étrangère encore plus méchante, femme belle mais féroce, violente, arrogante, peuple emporté, duc endiablé, procession d'orgueilleux, désertion de la justice. Toutes ces malfaisances sont pour ceux qui remplissent la cour romaine et à tout ceci, la réponse du pape pire *ne faisons pas, ne faisons pas*».

Ces quelques vers indiquent bien l'atmosphère de catastrophes, guerres, rebellions, trahisons, peste noire qui sont aux portes d'Avignon.

Mais que devient Michel Casse, dans tout ce désarroi ? Il semble qu'il ne soit pas resté trop longtemps à Avignon ; on lui aurait trouvé une prébende de chanoine, dans un diocèse en dehors de l'influence française, à Poitiers, dans une ville où l'on pouvait le croire en sécurité. C'est ce qu'il ressort d'une page de garde du manuscrit 329. Si ce volume porte son monogramme, sans aucune autre précision, ni date, ni lieu, ni prix, les pages de garde de la reliure conservent un renseignement irréfutable : deux fragments d'une copie de lettres que Michel adresse à la rote des apôtres, à la cour pontificale d'Avignon et au pape Innocent VI le 9 novembre 1362 donc quatre ans après son passage en la cité pontificale. Si le précieux document a été malencontreusement rogné par le relieur, nous en avons la teneur et la date. Michel Casse proteste contre la spoliation de sa charge de chanoine à Poitiers, par divers collègues dont Pierre d'Ailhe, chantre, Guillaume et Thomas Bricelle, clercs du diocèse de Poitiers, alors que lui, Michel, la détenait légalement. Cette charge ayant appartenu au maître Léonard Jaculatos, décédé. Or ce fragment montre notre pauvre chanoine jugé par ses collègues de Sainte-Radegonde comme un personnage indésirable, un intru dont ils se sont débarrassé.

Par ailleurs ce 329 est un joli manuscrit, un traité de vie monastique, en trois livres : sur la réforme des religieux, des progrès en religion, suivi d'un texte sur la discipline chrétienne. Un texte à l'écriture soignée et quelques belles initiales rouges et bleues. Mais un point amusant et intrigant sont les dessins, dans les marges représentant des profils d'hommes plus ou moins chauves, avec des barbes, dont un, fait à l'encre bleue, avec un grand point d'interrogation, qui jaillit de son front. On croirait voir un diable sortant de sa boîte. Serait-ce Michel qui aurait dessiné tous ces profils, pour se venger de ses collègues peu accueillants ? On peut se poser la question.

Donc en 1362, la situation de Michel Casse est à nouveau précaire : chassé de Poitiers, récusé à Paris par un certain Philippe de Thionville qui lui conteste sa prébende parisienne, où il n'ose ni ne peut se rendre, on peut se demander si encore une fois, il n'est pas retourné à Avignon défendre son bon droit. Dans cette ville, il a des amis fidèles, mais sa situation difficile ne lui permet plus d'acheter de nouveaux manuscrits, qui viendraient nous donner quelques renseignements sur son séjour à la cour pontificale.

Pourtant, il semble bien que ce soit Avignon qui va dénouer la situation, en envoyant quelques antennes en notre ville de Laon. La situation y est d'ailleurs toujours délicate. S'il y a un nouvel évêque Geoffroy le Maingre, ce dernier n'a pas encore pu prêter serment à l'archevêque de Reims, tant est grande l'insécurité des chemins. Dans la cité elle-même, les chanoines sont dans la nécessité de tenir les portes du cloître, ouvertes toute la nuit, pour la commodité de la garde de toute la ville, afin d'éviter toute surprise nocturne.

Dans les négociations entreprises, on dut faire valoir que, dans le logis canonial, abandonné par Michel, était toujours sa bibliothèque, avec des pièces rares. On pourrait envisager une donation au chapitre de la cathédrale, moyennant quoi, Michel serait autorisé à réintégrer notre ville, la qualité des livres valait bien la peine que l'on passe l'éponge sur des événements fâcheux. Après tout, notre chanoine avait rendu service au chapitre, et la faute était surtout imputable à Le Coq.

Nous avons la preuve et la confirmation de cette transaction dans le manuscrit 178. C'est à nouveau une très belle pièce contenant la *Somme théologique* de Thomas d'Aquin, l'œuvre majeure de ce dominicain. Michel avait déjà acheté *Questions sur les vices et les vertus*, et il avait été très sensible au brillant éloge que le pape Clément VI avait fait de la *Somme*. Quand Michel était-il devenu propriétaire du 178, nous l'ignorons ; mais la dimension du livre et la beauté de la grande lettrine rouge et bleue du début du texte en sont très remarquables. L'assemblage des cahiers, lors de la reliure, fut exécuté avec un grand soin, grâce aux petits dessins repérés évitant toute confusion et marqués de bêtes fantastiques, chats ou quelques poissons féroces. Le copiste a signé son travail, il s'appelle Guillaume Galliens : Guillaume le Gaulois.

Mais le plus important pour nous est de lire sous la signature de Guillaume, deux lignes écrites par Michel Casse lui-même, où il confirme l'accord passé entre lui et les chanoines de Laon : «Ce livre est à l'église de Laon par don de Michel Casse chanoine de cette église et chancelier de Noyon. Priez pour lui - Thomas d'Aquin sur la *Somme*». A son décès, nous retrouverons la même formule sur tous les manuscrits de sa bibliothèque. Donc dans ce manuscrit 178, Michel est redevenu chanoine de Laon et il a pu regagner notre ville.

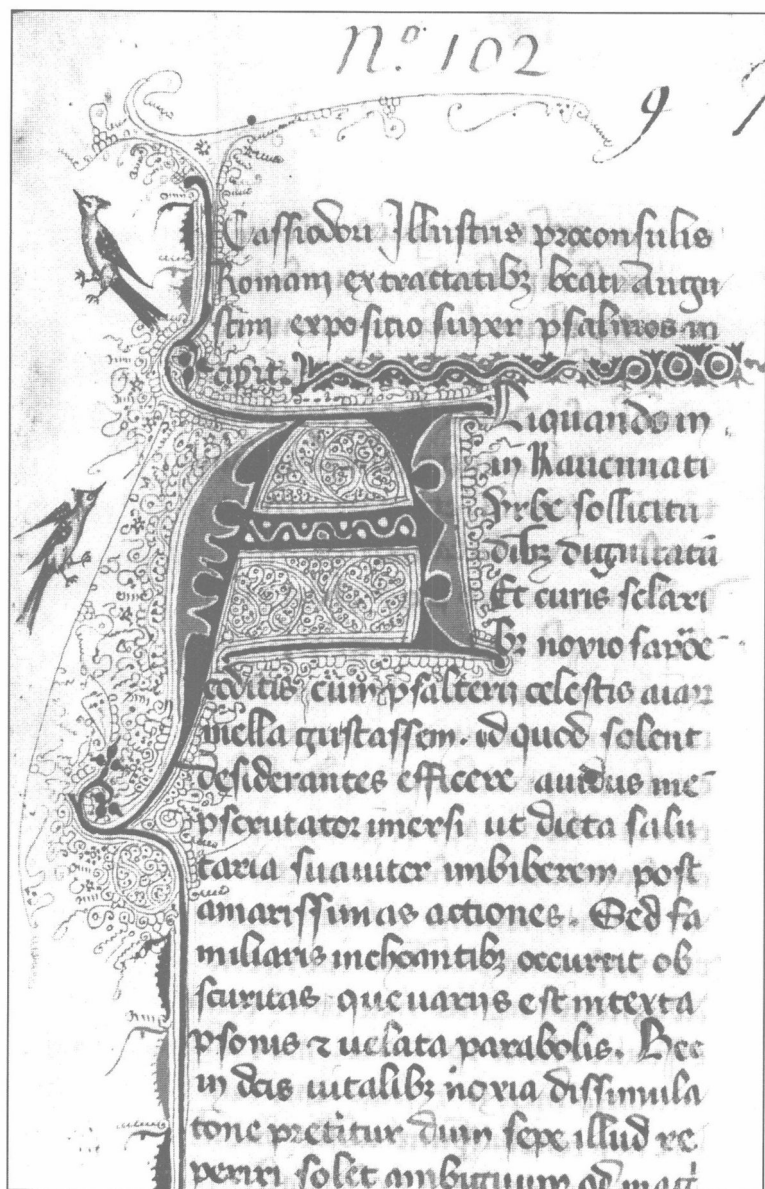


Fig. 2 - Bibl. mun. Laon, ms 33, fol. 3. (Cliché J.-L. Girard).

Il reste à étudier le dernier manuscrit, le 320 bis, que nous possédons et où nous trouvons pour la dernière fois deux autographes de Michel Casse, ce sont les *Sentences* de Pierre Lombard, dont la première page a été lacérée ; cependant au folio 5 une belle lettre D du mot *deleris* très ornée, et au folio 169 une fleur magnifique dans un bas de page et puis dans les marges, des quantités de petits dessins : poule, tortue, renard, et de jolies mains sortant de grandes manches ornées de losanges, pois, carrés, etc... et surtout en fin de volume les deux derniers autographes qui nous restent de Michel. Il s'agit d'ailleurs d'une affaire de prêt de manuscrits passablement embrouillée. En décembre 1367, le jour après la Conception de la bienheureuse Marie toujours Vierge (donc le 9 décembre), le seigneur André Vivian, chanoine de Laon, au nom de maître Michel Casse, chanoine de Laon, reçoit à titre de prêt pour le seigneur doyen du chapitre ce présent livres des *Sentences*. Le deuxième dimanche de janvier 1368, ledit Michel vint et posa le livre dans la main de l'écolâtre présent de Laon et annonça au messager, qu'il le rapportait au seigneur doyen du chapitre et au seigneur André ci-dessus nommé, car ce livre n'était pas le livre qu'on avait demandé au dénommé Michel Casse.

Deux ans plus tard, en 1370, le chercheur Pico relève que la prébende de Michel est vacante. Notre ami est donc décédé. Si nous lui donnons dans les 25 ans, à l'obtention de sa prébende en 1339, lors de sa disparition, il aurait eu dans les 55 ans, un âge relativement jeune.

Alors aussitôt la clause de la donation va être exécutée. Le chapitre a chargé au moins trois chanoines, ses compères, d'inscrire sur le début ou la fin de tous ses manuscrits, la clause prévue. C'est pourquoi nous pouvons encore lire, maintenant : «ce livre est à l'église de Laon, par don de Michel Casse, chanoine de là et chancelier de Noyon. Priez pour lui» dans trois écritures différentes.

Son corps, certainement, repose sous le dallage de notre cathédrale, sous une pierre anonyme que nous foulons en entrant en notre église.

Quant à son ami Charles de Navarre, après que le dauphin Charles V le Sage eut repris le gouvernement en main, Etienne Marcel ayant été assassiné, il jugea plus prudent de regagner la Navarre. Il tint tête à Duguesclin à Cocherel en 1364, mais fut vaincu ; il se retira alors, en Navarre où il mourut en 1387, âgé de 75 ans, toujours affublé du surnom de Charles le Mauvais par les rois de France ses cousins, qui ne pouvaient admettre ses prétentions légitimes au trône de France.

Suzanne MARTINET